

GEORGES NIGREMONT

ZIZIM

LE PRISONNIER DE LA TOUR



16 Y²

16566

(21)

GEORGES NIGREBONT

ZIZIM

LE PRISONNIER DE LA TOUR



16° Y²

16566

(24)

L. 65 1950 5560



La Tour de Zizim

GEORGES NIGREMONT

ZIZIM

LE PRISONNIER DE LA TOUR

Illustrations de MAX BRUNEL

EDITIONS LA FARANDOLE
3, Cour du Commerce Saint-André, Paris 6^e

DU MEME AUTEUR :

Jeantou, le maçon creusois. Prix Jeunesse (Bourrelier)

Les étranges voyageurs (Bourrelier)

Le prisonnier des Brages (Bourrelier)

Théobald le pêcheur (Magnard)

Histoire de quatre souriceaux (La Farandole)

Le petit faon (La Farandole)

Quatre coups espacés (Bourrelier)

Piste Eskimo (Delagrave)

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays*

© Editions La Farandole, 1959

AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

Nous avons laissé au prince turc le nom de Zizim sous lequel il est connu en France depuis sa captivité à Bourganeuf. Son nom turc est Djem ou Cem, qui signifie Amour, et qui se prononçait Djim dont on a fait : Zizim

Ce nom est toujours celui de la tour où il resta prisonnier deux ans et que l'on peut voir à Bourganeuf, en face de la Tour de Lastic (nom d'un des Maîtres de l'Ordre). Ces deux tours, avec l'église Saint-Jean, représentent tout ce qui reste de l'ancien château de l'Ordre de Jérusalem.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Il faut être juste en France. Le
de l'État nous l'apprend. Il est connu en France
depuis sa création à l'étranger. Son nom lui
est donné en l'honneur de son fondateur, et qui se
propagèrent dans tout le monde.

Le nom est toujours celui de la loi ou
il est toujours dans une et que les gens
soit à l'étranger, en face de la loi de l'État.
Il faut être juste en France. Les gens
sont avec l'étranger, l'étranger, l'étranger.
et que tous les Français sachez la loi de
l'étranger.

Il faut être juste en France. Le
de l'État nous l'apprend. Il est connu en France
depuis sa création à l'étranger. Son nom lui
est donné en l'honneur de son fondateur, et qui se
propagèrent dans tout le monde.

I

Ce mercredi de janvier 1486, malgré le froid, la place de la Commanderie, à Bourgneuf, chef-lieu de la langue d'Auvergne (1), était pleine de monde.

Notables de tout rang, engoncés dans leur justaucorps doublé de fourrure, marchandes ou nobles dames transies sous leur capuche de velours ou de soie, petites gens qui essayaient, humbles, de cacher leur curiosité, paysans qui montraient naïvement la leur, gamins rabroués s'éclipsant ici pour reparaître ailleurs, tous attendaient, frémissant d'une impatience heureuse, l'événement qui allait secouer la ville engourdie sous l'haleine glacée du long hiver marchois.

Et, face à cette foule qu'un même sentiment rassemblait sur la place, d'habitude déserte, le château, propriété des Maîtres de l'Ordre de Jérusalem et résidence du Grand Prieur d'Auvergne, dressait ses murailles et ses tours.

(1) Langue : nation.

On entendait :

— S'ils sont partis d'assez bonne heure de Bois-lamy, ils devraient être là. Songez qu'il va être midi. Ecoutez plutôt.

De l'horloge du château, douze coups, lents et graves, s'épandirent sur la place.

— Est-ce que vous imaginez qu'on remue d'un signe une escorte de prince ?

— Surtout un sultan !

— Sultan ? Non, il ne l'était pas encore. C'est justement parce qu'il estimait avoir droit au trône qu'il faisait la guerre à son frère qui est, lui, le vrai sultan.

— Vous ne croyez pas qu'il aurait dû se résigner ? Tout ne valait-il pas mieux que le sort qu'il a depuis quatre ans ?

— C'est un musulman...

— Musulman ou non, le Grand Maître Pierre d'Aubusson l'a accueilli et le protège.

— Les murs de cette tour neuve le protégeront bien mieux !

Le groupe où avaient été jetées ces paroles se disloqua brusquement. Celui qui venait de les prononcer se trouva seul. C'était un garçon de seize ans environ, dont le costume ressemblait à ceux des bourgeois, sauf que rien ne protégeait sa tête, hors un petit chapeau posé très en arrière d'où sortaient des cheveux noirs et raides. Noirs aussi étaient ses yeux qui en ce moment, étincelaient, chargés d'un défi dont il cherchait l'emploi. Ceux qui l'entouraient devaient sentir ses dispositions car personne ne se risqua à le contredire. Il regardait les gens, satisfait visiblement de l'effet produit par ses paroles, quand une voix douceuse à ses oreilles le fit se retourner, déjà agressif.

— Vous attendez sans doute votre cousin, Mon-

seigneur Guy de Blanchefort, Messire Charles ? Bien sûr, vous voulez être le premier à le saluer et à le complimenter...

— Le complimenter ? De quoi ?

— De s'être si bien acquitté de la haute charge à lui confiée par son oncle, le très vénéré Grand Maître Pierre d'Aubusson.

Le jeune homme toisa avec hauteur l'importun obséquieux qui lui parlait. C'était le plus riche marchand de vin de Bourgneuf.

— Anselme, vous prêchez le faux pour savoir le vrai, à votre habitude. Vous savez bien que ma famille et celle du Grand Prieur d'Auvergne ne se fréquentent guère. Ma mère est veuve. Ni elle, ni moi n'intéressons les gens d'un si haut rang. Même s'il nous tendait la main, son frère Antoine nous aurait bientôt écartés. Je ne lui ferai pas ce plaisir.

— L'Epervier du Montel ? Il ne fait pas bon tomber entre ses serres. Il y a deux ans, faute de savoir où les mettre, le Grand Prieur avait voulu lui donner ses Turcs à garder. Ils n'y sont pas restés deux mois. On les a bien vite conduits à Boislamy.

— On m'a raconté cela. A ce moment, ma mère m'avait envoyé à Clermont pour étudier. Depuis, mon très noble cousin Guy de Blanchefort a mis le temps à profit. Regardez la Tour qu'il a fait construire pour le Sultan. Regardez donc, Anselme ! Prison ? Tombeau ? En tout cas magnifique !

Sa main désignait la sinistre bâtisse qui, en face d'eux, à l'angle du château, propriété de l'Ordre, dressait son toit conique dans le ciel gris d'hiver.

Mais déjà, son interlocuteur n'écoutait plus. Comme si la conversation prenait vraiment un tour trop dangereux pour être suivie sans risques par un honnête marchand soucieux de ses intérêts, il s'éloignait, feignant d'être appelé par quelqu'un.

Le garçon, resté seul, le suivait des yeux avec une commisération ironique.

Un homme, dont le long manteau gris portait devant et derrière une croix en or aux bras égaux, fendit sans ménagement la foule, compacte en cet endroit, s'approcha. Le jeune homme le salua, déférent et familier à la fois.

— Bonjour, Sigismond, fit-il avec quelque embarras.

— Charles, vous avez le verbe bien haut, ce matin. Ce n'est peut-être ni le moment, ni le lieu. Et vous auriez pu prendre un autre confident qu'Anselme. Pour moi, je suis peiné, car vous êtes injuste pour votre cousin. Remercions plutôt le Ciel que le sultan Zizim ait été mis sous sa garde.

Charles releva la tête. Et, hardiment :

— N'importe qui saurait garder quelqu'un dans une prison... Et se faire geôlier convient mal à un Chevalier de Saint-Jean.

— Geôlier! Vous tenez à ce mot! Vous oubliez que Zizim est allé, de lui-même, se mettre sous la protection du Grand Maître de Rhodes. Il y avait quelque risque à l'accueillir avec, en face, le sultan Bajazet furieux de voir son frère vaincu lui échapper.

— Mais depuis, Sigismond... Depuis qu'il a débarqué à Nice, il y a quatre ans, Zizim ne quitte une prison que pour une autre. En Dauphiné, puis en Auvergne, en Limousin, La Rochechinard, Le Montelle-Vicomte, Morterolles, Boislamy. C'est vous-même qui me l'avez appris. Et maintenant, ici, chez nous... On a travaillé deux ans à faire pour lui ce bel ouvrage. Bien solide... Des murs épais de huit pieds... Je les ai mesurés avec les maçons. Vous n'étiez pas ici à ce moment. La porte en est à trente pieds du sol. Quand on est au bas, il faut lever haut les yeux pour l'apercevoir! Et pour y arriver, la galerie qui vient

de la Tour de Lastic en suivant la crête du mur n'est-elle pas commode ? Il ne risquera pas de s'évader, l'infidèle ! Nous pouvons être fiers. Voyons, Sigismond, soyez fier, vous aussi ! Votre qualité de donat (1) vous y invite.

La voix brève, hachée, sonnait douloureusement. Le soldat mit sa large main sur l'épaule du jeune homme.

— Charles, je souffre de vous entendre parler ainsi, car je sens votre peine. Peut-être que, sans le crier comme vous, d'autres la partagent. Mais vous êtes un Blanchefort et moi, j'appartiens à l'Ordre qui a son Maître à Rhodes. Faites crédit à ceux qui, sans doute, n'ont pu agir autrement qu'ils n'ont fait. Les raisons qui meuvent les hommes, les meilleurs, les plus grands, ne sont jamais aussi claires qu'eux-mêmes le croient. Ils doivent obéir, eux aussi. Qui donc est tout à fait libre ?

Depuis un moment, un homme vêtu comme un artisan aisé, petit bourgeois, ou marchand modeste, s'était approché, visiblement bien décidé à rester, et se retenait, semblait-il, de donner son avis. Il avait un visage d'une singulière vivacité qu'animait encore l'intérêt visible qu'il prenait à la conversation. Son regard clair faisait oublier qu'il n'était plus jeune et on finissait par n'être sensible qu'à tout ce qu'il contenait de force tranquille et de bonté.

— Bravo, Sigismond, dit-il, quand celui-ci eut fini, Charles a besoin qu'on lui parle comme vous faites. Je le connais encore mieux que vous. Il a travaillé souvent à mon établi d'horloger. Et il n'est pas dit que je ne lui cède pas ma boutique puisque, tout Blanchefort qu'il est, il ne trouve pas déshonorant de faire œuvre de ses mains. Sa mère n'y voit

(1) Membre de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, d'un rang inférieur à celui des Chevaliers, et surtout militaire.

pas de mal non plus. Ce sont les idées que ce fougueux garçon remue dans sa tête qui me soucient... Le plus fort est qu'il finit souvent par me les faire partager. Critiquer, blâmer est facile. Faire mieux, c'est là que commence le mérite.

Sigismond serra la main du nouveau venu.

— Vous parlez d'or, Pélique, dit-il avec bonne humeur. J'étais justement en train d'essayer de faire comprendre à Charles qu'il faudrait pouvoir explorer l'âme des gens avant de les condamner. Il me prend pour un magister. Voilà tout ce que j'y gagne.

L'horloger secoua la tête.

— Un donat a plus de liberté qu'un Chevalier. Vous êtes un peu en dehors d'eux. Vous avez une famille, ce qui vous lie au commun du peuple. Il y a le pour et le contre, il est vrai. Si un donat a une femme curieuse et bavarde, il est tenu à la prudence, tout comme un autre. Je parle au juger, puisque je n'en ai pas.

La conversation ayant pris ce tour, Charles n'avait plus qu'à garder tout l'inexprimé amer et courroucé qui, Pélique l'avait bien dit, formait ce caractère dont se manifestaient souvent les élans passionnés. Ne pouvant mieux, son visage se fit un peu plus sombre. Mais son application tendue fut brève. Ni le donat, ni l'horloger n'eurent le temps de recueillir le regard de tristesse offensée qu'il leur accordait, par déférence. Un grand mouvement jetait la foule en avant. Les trois hommes n'eurent qu'à se laisser porter. Ils se trouvèrent au premier rang.

L'attente longue, le froid qui cuisait les yeux, les pieds endoloris, tout fut oublié. Ecartant du coude le voisin qui voulait le dépasser, chacun essayait de s'approcher davantage, tendait le buste, tendait le cou, se fâchait, s'exclamait, murmurait, disant tout à la fois sa satisfaction d'être là, son irritation de se

voir à chaque instant dépossédé de sa place, et, dominant tous ces sentiments, l'étonnement ravi que lui procurait le spectacle qu'il avait devant lui.

— Rien que de la curiosité... Rien que cela... De la pitié ? Non, ils n'y pensent pas... Je les hais tous...

Ce n'était qu'un murmure, sorti des lèvres serrées de Charles. Pélique dit doucement :

— Nous y sommes bien. Pourquoi veux-tu distinguer nos pensées des leurs ?

Le spectacle était extraordinaire. Une troupe de cavaliers arrivait, qui, resserrée dans l'étroite rue débouchant sur la place, s'étalait à mesure jusqu'au pied de la Tour. Et cette troupe était silencieuse. Seuls, les pas des chevaux martelant les pavés emplissaient l'air de leur bruit cadencé. Sur ces chevaux, des hommes dont les visages, couleur d'ocre clair, paraissaient amincis sous de volumineux turbans d'un blanc mat, promenaient sur la foule leurs regards d'une impassibilité hautaine. Faits d'étoffes brillantes aux couleurs vives, leurs manteaux tombaient avec mollesse sur la selle des chevaux, découvrant leurs larges pantalons de soie sombre et bouffante et les longues chaussures dépassant les étriers.

En avant, se détachant par moments de la troupe, deux cavaliers retenaient tous les regards. L'un était vêtu, comme ceux qui le suivaient, d'un costume oriental. Un bijou brillait dans les plis serrés de son turban de mousseline blanche. Le col de fourrure de son manteau entrouvert laissait voir les broderies d'or de sa robe. Mais tous ces détails s'effaçaient tant frappaient chez cet homme jeune la majesté du maintien et la tristesse du visage un peu large, au teint d'ambre pâle, dans lequel deux yeux bleus, extraordinairement grands, mettaient une douceur rêveuse qui en augmentait la beauté.

Un murmure courut dans la foule. « Zizim... C'est

le sultan Zizim, le prince turc... C'est lui.» Ce murmure était fait d'admiration et de surprise heureuse.

L'autre cavalier, à l'habit monastique et militaire dont une croix de toile blanche, la croix de Malte, ornait le manteau sombre, était le Chevalier français que toute la Marche connaissait, Guy de Blanchefort, Commandeur de Morterolles et Grand Prieur d'Auvergne, neveu de Pierre d'Aubusson, le Grand Maître de l'Ordre de Jérusalem. Depuis le départ de Rhodes, il ne quittait pas Zizim. A le voir de retour dans leur ville de Bourganeuf, après ces années d'absence, les gens rayonnaient de fierté. Lui sentait cette joie et faisait de la main des signes d'amitié.

Mais cet homme, accueilli avec transports par la foule, et qui était son cousin, Charles de Blanchefort semblait l'ignorer. Il ne voyait dans la troupe silencieuse et colorée, que celui dont le courage et l'infortune faisaient un héros prestigieux et une victime, le sultan Zizim.

Si intéressé qu'il fût, le donat Sigismond détachait parfois ses yeux du prince pour les porter sur Charles dont les sentiments se lisaient sur le visage mobile. Il se pencha vers Pélisque.

— Vous le voyez ? Comme il prend à cœur tout cela...

Un geste évasif dit l'incapacité résignée de l'horloger à changer quelque chose aux dispositions de Charles.

Le visage du jeune homme était contracté par l'émotion. Ses yeux ne quittaient pas le prince, sa main tremblante s'était accrochée au bras de Pélisque et le pressait nerveusement.

Sans paraître remarquer ce trouble, l'horloger dit paisiblement :

— On assure qu'il a toujours à ses côtés un ami fidèle, de race noble, qui veille sur lui, le sert



Ses yeux ne quittaient pas le prince. (p. 16)



22. Les yeux ne quittent pas le prince. (p. 10)

COLLECTION MILLE ÉPISODES

ZIZIM, LE PRISONNIER DE LA TOUR

Parmi la foule qui se presse pour voir passer ce jeune homme triste et fier — hôte d'honneur et captif — un garçon de seize ans se pousse au premier rang et tout haut exprime son indignation. A dater de ce jour, Charles de Blanchefort sera l'ami du Sultan Zizim, il l'écoute passionnément évoquer sa vie ancienne, la lutte qui l'opposa à son frère Bajazet, la déroute qui l'obligea à se remettre entre les mains des Chevaliers de Rhodes. L'admiration de Charles, son affection, rendent à Zizim la captivité moins lourde.

Des intrigues se nouent dans la Tour. Ce prisonnier que les cours d'Europe se disputent, des amis dévoués, conspirant avec Charles, préparent sa fuite, tandis qu'un de ses géôliers, le sombre « Epervier » souhaite sa disparition. Qui doit l'emporter ?

Ce passionnant récit historique se déroule au XV^e siècle, mais à Bourgneuf, dans la Creuse, on peut voir encore aujourd'hui se dresser la Tour où le Sultan Zizim soupirait après la liberté perdue.

(10 à 14 ans)

ÉDITIONS LA FARANDOLE

3 7531 01107140 5



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

